

## 2.

S'étirant telle une enfant qui avait trop et très bien dormi, Mounia se réveillait. Féline, elle quitta le lit. Elle était souple et jolie dans sa petite nuisette bleue. Elle chancela, faillit tomber, se ressaisit in extremis puis se dirigea droit sur la salle de bain. S'endormant tôt ou tard, elle se levait toujours à sept heures précises obéissant à un automatisme dont le mécanisme était huilé par tant d'habitude et tant d'années. À sept heures pile donc, son horloge interne venait la tirer de son endormissement en lui intimant l'ordre de se réveiller ; ses yeux de gazelle trahie s'ouvraient d'abord à demi avant d'investir complètement la chambre et la réalité. Il lui arrivait de ne pas quitter le lit tout de suite ; elle les refermait alors, en s'abandonnant totalement à la douceur des draps et à la texture de sa peau pour sombrer dans un sommeil profond qui ne prenait fin qu'aux alentours de midi.

En se brossant les dents pour rafraîchir sa bouche et chasser éventuellement la mauvaise haleine, elle risqua un œil sur la grande glace accrochée au mur. Elle trouva une femme assez belle. Les cheveux châtain étaient coupés court avec une frange qui venait souligner un front magnifiquement lisse et serein ; il s'accordait harmonieusement avec les petits yeux clairs d'où s'échappait un regard doux qui la remplissait d'aise et de réconfort. Le nez presque enfantin ajoutait à son charme féminin une touche agréable d'innocence. La brosse greffée au coin des lèvres lui donnait un air comique et niais. Elle se rinça le visage et se regarda de nouveau, fière d'elle-même. Satisfaite de l'examen, elle se permit un sourire si bien articulé que le rendu fut extraordinaire. En effet, sa bouche était sensuelle. Ses lèvres étaient nues dans leur charme conquérant qu'accentuait un grain de beauté à la commissure droite, juste au-dessus du menton. Celui-ci, frêle et désarmé devant tant de délicatesse, abandonnait un cou fragile à son impuissance.

Mounia était belle et jolie en même temps. Elle en était heureuse. Fraîche et ragaillardie, elle s'habilla en fredonnant tantôt Hadj Ghafour tantôt Aznavour. Quand elle est gaie, elle chantonne. Et ce matin, elle l'était vraiment. Pourtant cette nuit, elle avait été toute seule dans le grand lit destiné à bercer les songes de deux personnes liées pour le meilleur et pour le pire. Son mari s'était absenté ; il lui avait téléphoné et dit qu'il ne rentrerait pas de sitôt. Ces derniers mois, il découchait fréquemment et de façon imprévisible. Elle avait pris le pli de ne pas s'en inquiéter. Au début, elle en faisait tout un drame ; cela donnait naissance à des scènes cauchemardesques, mais avec le temps ce joueur infatigable et implacable gagnant à tous les coups, ses appréhensions autant que sa jalousie s'estompèrent. Son amour aussi. Cet homme avait été toute sa vie. À l'université où ils s'étaient rencontrés, il était devenu son prince charmant. De tous les types qui l'entouraient, elle ne voyait que lui. C'était son premier amour et elle l'aimait par-dessus tout. À la fin de leur cursus, ils scellèrent leur relation. Il faut reconnaître que lui aussi s'était conduit en gentilhomme ; il aurait pu la laisser tomber pour un autre parti. D'ailleurs, un certain moment, elle avait craint une telle défection de sa part, car beaucoup de filles lui tournaient autour. Il ne l'avait pas trahie pour autant. Elle lui était toujours reconnaissante et surtout redevable. La société dans laquelle ils vivaient ne pardonnait pas, le concubinage étant interdit. Cela pénalisait beaucoup plus la femme que l'homme. Phallocrate, celui-ci s'en sortait souvent vainqueur. Après leur mariage officiel cette fois-ci, ils vécurent une bonne dizaine d'années dans le bonheur le plus total, la félicité la plus absolue. Chaque enfant qui naissait ajoutait une touche agréable à leur édifice qui n'en était que plus beau. Hélas, leur lune de miel commença à s'essouffler et leur euphorie à battre de l'aile. Quelques nuages noirs étaient venus assombrir leur ciel étoilé. Les racontars allaient bon train, mais elle continuait à croire à la force de leur union en dépit de toutes les médisances colportées, çà et là, à l'égard de son mari.

Malgré les imprécations et les mises en garde de ses amies, elle refusait de douter de lui, ne serait-ce que le brin d'un seul instant. Cela aurait été horrible. Elle s'empêchait de penser qu'il est capable d'un tel comportement. Elle tenait bon, sans fléchir, jusqu'au jour où le cheveu

blond et fin qu'elle trouva sur le col de la chemise qu'elle lui avait offerte à son anniversaire eut raison de sa forteresse et de sa volonté. Tout son joli monde bascula en quelques secondes comme un vulgaire château de cartes. Naïve on ne peut plus, elle était loin d'imaginer une telle déconvenue. La réalité fut tellement violente et amère qu'elle sentit comme un craquement dans son cœur. Quelque chose avait définitivement cassé en elle. C'était irréversible ! Incapable qu'elle était de discerner le bon grain de l'ivraie, elle fut obligée de s'accommoder de ce que lui dictaient sa conscience et sa raison. Son amour la maintenait attachée à ses convictions et croyances dans une sphère irréelle à telle enseigne que les quelques soupçons qu'elle avait nourris s'étaient atténués d'eux-mêmes, sans laisser de trace. Et puis, cette idée saugrenue qu'avait sa mère des hommes ; elle disait qu'ils ressemblaient aux autobus ; ils roulaient, ramassant et vomissant du monde pour retourner en fin de journée au bercail, sans un seul passager à bord. Depuis, cette pensée avait fait son bout de chemin pour s'incruster en elle, en une vérité absolue. Se pouvait-il que Rachid ne fût qu'un bus ? Que non ! Il était de loin le meilleur des maris ! Ah, si les hommes savaient ce qu'ils perdaient par leurs conduites irréflechies ! Il avait fallu à Mounia attendre longtemps pour réaliser que les commérages disaient vrai. Oui, cela devait arriver, car à trop tenter le diable, on finit par sombrer dans la bêtise. Le brin de cheveu eut raison de toutes ses convictions.

Ce jour-là, elle était tombée de tellement haut qu'elle se sentît flotter, emportée par un courant bizarre. Le sol s'étant dérobé sous ses pieds, elle perdit son seul point d'appui. Tout s'écroula en elle et autour d'elle. Un ange noir lui rafraîchit la mémoire ; les conseils et les avertissements de ses amies refirent surface ; elle fut prise d'une violente colère, car elle venait de réaliser qu'elle avait été la risée de toutes ses copines. Elle eut soudain honte d'elle-même. Comment allait-elle faire pour les affronter, maintenant que tout était clair ? Il est certain qu'on la montrait du doigt, que l'on chuchotait à son passage. Cela faisait vraiment mal de le savoir ! Elle ne pouvait pas non plus sortir, de peur de tomber sur une connaissance bien informée ; elle devait se cloîtrer dans sa maison qui était pour l'instant le seul refuge. Elle ne cessait de ressasser ses idées sans toutefois trouver de réponses. Même sérieusement ébranlée, elle espérait le contraire de ce que lui imposait la

réalité. Elle avait passé toute la journée chez elle à vouloir faire du bon pain en pétrissant son mal de mauvaise farine sans trop réussir. Et si le cheveu n'était là que par pur hasard ? Même si cette question n'avait pas de réponse, elle avait le mérite d'atténuer sa souffrance. Oui, une grande peine avait pris place dans son petit espace vital. Elle s'accrocha tant bien que mal à cette pensée. Il était possible que ce fût finalement vrai. La meilleure façon de s'en assurer, c'était d'attendre Rachid et de le lui demander. Lui seul était capable de calmer ses esprits. Mais, quand est-ce qu'il allait rentrer ? À midi ? Ce soir ? Ou encore fallait-il patienter jusqu'au lendemain matin ? Mounia n'avait pas le choix. Le temps lui paraissait trop long et était effectivement très lent ; il ne s'écoulait que doucement, alors qu'elle avait le feu en dedans. Elle dut nécessairement prendre son mal en patience.

Pendant qu'elle s'affairait dans la vaste cuisine luxueusement aménagée pour fuir ses pensées, elle entendit un bruit de moteur s'arrêter. Elle courut à la fenêtre pour jeter un coup d'œil au-dehors ; elle écarta un pan du rideau blanc à petites fleurs : la Mercedes était garée devant la porte d'entrée. Rachid venait d'arriver ; elle n'avait plus besoin d'attendre longtemps maintenant qu'il était là. Cependant, elle avait besoin d'assurance, de finesse et surtout de courage. C'était trop lui demander à la fois. Les pas alertes de son mari s'annoncèrent dans le vestibule. Faisant mine de n'avoir rien entendu, elle plongea dans l'évier au milieu de ses casseroles.

— Bonjour « Mouni », tu es encore là ? lui lança-t-il, étonné de la trouver encore à la maison.

— Oh ! Tu m'as fait une de ses peurs ! lui déclara-t-elle, feignant la surprise elle aussi.

— Pardon, mais tu ne réponds pas à ma question !

— J'ai une sale migraine.

— OK ! Ce n'est pas grave, mon chou. Repose-toi ! Quant à moi, je vais devoir repartir tout de suite.

— Non, s'il te plaît, reste ! J'ai besoin de toi.

— Ce soir, ma chérie, pas maintenant.

— Non, ce n'est pas ce que tu crois. Je veux te parler.

Le ton sérieux et glacial alerta Rachid.

— As-tu un problème ?

— Oui, un peu cela.

— OK ! Voilà, je t'écoute ! Qu'y a-t-il ?

— Tu m'aimes ?

— C'est cela, ton souci ?

— Réponds-moi, je t'en prie !

— Bien sûr, mon amour, tu le sais bien ! Mais, pourquoi cette question ?

— Comme avant ?

— Oui et plus encore. Allez ! Arrête et dis-moi ce qui ne va pas. Je te connais comme ma poche. Tu doutes de moi ?

— Non, mais...

— Mais quoi ?

— J'ai trouvé un cheveu de femme sur ta chemise !

— Ah ! C'est donc cela, ton problème ! Et alors ? C'est peut-être le tien après tout, n'est-ce pas ? lui jeta-t-il sarcastiquement.

— Non ! Moi, je les ai courts, répondit-elle triomphalement.

— Ah ! C'est un long ! lui rétorqua-t-il par amusement.

— Long et blond ! renchérit-elle en baissant les yeux.

Ne pouvant soutenir son regard vif et méchant, elle promena sa peine sur la dalle du sol.

— Long, blond, et de femme de surcroît ! Et puis quoi encore ? Le ton mordant incisa sa chair. Elle réprima un sanglot.

— Je désire seulement une explication, c'est tout ! lui dit-elle perdant toujours du terrain. Elle venait d'ouvrir une grande brèche dans sa ligne de défense mal organisée.

— Eh bien, je vois ! C'est cela, ton mal de tête ! Et tu veux me le coller en plus ! Moi, je suis au-dessus de ce genre de choses ! Je ne peux, hélas, m'abaisser. Si tu insistes, ma foi, je n'ai rien à dire, car je n'ai rien à cacher. Est-ce clair ?

— Dis-moi que ce n'est pas vrai, c'est tout !

— Le cheveu ? Il est réel ! Écoute ! Dans mon métier, il m'arrive de côtoyer beaucoup de femmes et je ne suis pas sans savoir que tu soignes aussi des hommes. J'ai pas mal de fois relevé leur parfum et surtout des odeurs de cigarettes sur tes habits, mais je n'ai jamais pensé du mal de toi. Je suis incapable de douter de toi, autrement je ne t'aurais pas laissée travailler. Un cheveu de plus ou en moins sur mes vêtements est loin d'être un microfilm. Cela ne veut absolument rien dire du tout. Ou bien, si ! Cela montre que tu n'as pas confiance en moi et cela est vilain. Fais attention ! Tu risques d'avarier notre bateau pour des futilités. Si au moins elles étaient vraies ! Bon, je n'ai pas assez de temps pour écouter tes fariboles et tes balivernes. Quand bien même, ces femmes seraient-elles jolies, aucune ne t'arriverait à la cheville. Cela dit, sache que tu es ma seule raison d'être et toute ma vie !

Il venait de renverser complètement la vapeur. Comme elle aurait aimé le croire ! Elle aurait bien voulu boire goulûment tout ce qu'il disait, mais l'assurance qu'il avait à démêler l'écheveau ainsi que son

sang-froid l'empêchait de lui accorder du crédit. Le pont qui les reliait s'effondra lorsqu'il poussa l'effronterie jusqu'à lui demander de s'excuser. L'engrenage huilé de sa vie venait, hélas, de connaître le premier grain de sable fatal qui transforma son amour en une douleur silencieuse et tellement pernicieuse. De victime, elle était devenue coupable et il le lui fit sentir. Elle était fautive et blâmable d'avoir douté de lui. Il ne méritait pas un tel discrédit, lui, justement, qui lui accordait trop de liberté. Elle pouvait se déplacer à sa guise sans jamais s'inquiéter. Elle pouvait se rendre là, où bon lui semblait, sans demander la permission. C'était vrai ! Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de prendre sa voiture et de partir comme elle l'entendait. Il suffisait de l'appeler au moyen de son mobile et de l'avertir au cas où elle s'absenterait plus que d'habitude. Sur ce point, son homme était imbattable. Aucun mari dans cette société ultraconservatrice n'aurait toléré cela sans être taxé de cocu. Toutefois, elle acceptait, non sans mal, sa nouvelle condition. Cependant, malgré sa résignation apparente, elle était décidée à lutter coûte que coûte pour préserver son ménage de la banqueroute et sauver son image vis-à-vis de son entourage et de ses amies. Elle ne pouvait remettre en question son mariage, car un échec aurait été désastreux pour l'avenir de ses filles. D'ailleurs, pour leur épargner des scènes orageuses, elle emmenait souvent Ikram et Ibtissem chez leurs grands-mères. Les fillettes avaient finalement déserté le bercaïl pour grandir dans la quiétude douillette des deux vieilles dames ravies de les adopter. Seule Samia meublait les lieux en animant les soirées du couple. Elle avait fini par s'habituer à leurs prises de bec et ne s'en affligeait nullement.

— Pardonne-moi, chéri ! Si je suis jalouse, c'est parce que je t'aime. Ce maudit cheveu m'a fait tourner la tête, lui dit-elle, humble et ramollie.

— Nous en reparlerons à mon retour, si tu veux. Je dois m'en aller !  
OK ?

— D'accord, mon amour, prends soin de toi !

— Bon, au revoir. À ce soir, inch Allah !

Il la laissa plantée dans la cuisine, mais quand même rassérénée, en tout cas mieux que quelques minutes plus tôt. Pour une fois, elle avait réussi à le confronter. Son ménage était pour l'instant sauf quoique leur relation ait pris un coup certain, malgré les jolis mots d'usage d'un couple bien campé sur ses pieds.

— Eh ! Ce soir, je veux que tu sois belle et croquante ! lui dit-il, en revenant sur ses pas, car il s'était souvenu que ce jour-là était l'anniversaire de leur mariage.

— Je te gâterai mon amour, lui répondit-elle étonnée de le voir ressurgir.

Elle le questionna du regard.

— Tu n'oublies rien ? lui demanda-t-il en la regardant avec un sourire amusé.

— Non, tu ne m'as pas donné le temps, c'est tout, répliqua-t-elle en s'avancant vers lui pour l'embrasser.

Il la laissa faire.

— Ce n'est pas cela, du tout ! Tu n'y es toujours pas, lui dit-il quand elle l'eut lâché.

— Ce n'est pas ce que tu voulais ?

— Non, ce n'est pas ce que je visais.

— Et qu'est-ce que tu signifiais, alors ?

— C'est à toi de me le dire !

— Je ne vois pas ! lui répondit-elle, étonnée.

— Bon anniversaire, quand même ! lui proféra-t-il, alors qu'il était dehors.



— Oh ! Où avais-je la tête ? Attends chéri s'il te plaît...

Elle ne termina pas sa phrase, il ne l'écoutait plus. Il ne pouvait le faire, il était déjà dans la voiture.

Elle courut le rattraper, ce fut peine perdue.

Elle rebroussa chemin, désolée et affligée. Elle ne pouvait se pardonner une telle étourderie ! Comment avait-elle pu oublier une date si précieuse ? Quelque chose se referma en elle comme la porte qu'il venait de claquer en partant, un instant plus tôt. Curieusement, elle se rappela le jour où il parla à ses secrets et ses yeux se fermèrent sur une larme à laquelle elle refusa d'abord de croire. Elle esquissa un sourire qui ne fut, hélas, qu'un malheureux rictus désobligeant.

Avec le temps et le génie du lit aidant, tout rentra dans l'ordre et le couple retrouva quelque peu sa sérénité malgré la persistance de certains ombrages. En effet, Mounia avait perdu une chose de nécessaire à son bonheur. L'ombre du doute flottait continuellement dans son esprit tel un petit nuage outrageant dérangeant la virginité d'un ciel bleu.

### 3.

Depuis l'an mil neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, Sifax ne cessait de se remettre de ses blessures. Le séisme avait dévasté la ville, ravagé quelques bourgs et surtout brisé des cœurs. Des familles entières furent décimées par les humeurs imprévisibles de dame nature. Le mois de décembre était venu avec fracas apporter son lot de souffrance et de malheur aux pauvres gens éprouvés par tant de misère. La cherté de la vie et le chômage rampant avaient rendu très précaires les conditions d'une existence déjà essoufflée. Cette nuit-là, par décret suprême, la terre a tremblé alors que Morphée enveloppait de ses bras tendres et veloutés la majorité des habitants de la ville. Le drame avait surgi sans prévenir en une hécatombe jamais vécue auparavant. Meurtris dans leurs chairs et dans leurs âmes, les gens n'avaient d'autres choix que de lutter contre l'oubli pour préserver une certaine mémoire.

Mourad avait un faible pour cette agglomération qu'il aimait tant. D'ailleurs, il ne pouvait s'empêcher de s'y rendre chaque fois qu'il en avait l'occasion. Le jour fatidique, il était dans son bureau, à des centaines de kilomètres, en train d'expédier les affaires courantes afférentes à son métier. Il fut presque assommé par la mauvaise nouvelle distillée par la voix métallique de la speakerine qui fusait de la petite radio qu'il gardait allumée toute la journée : sa ville chérie venait de rencontrer son destin. Depuis, il vivait avec une impression de douleur cachée au fond de lui. Celle-ci trouvait le temps de remonter en surface chaque fois que le souvenir d'un détail, aussi infime fût-il, de la cité, la lui rappelait.

Ce matin-là, quand la voiture aborda le dernier virage, il fut submergé par une sensation étrange et un malaise grandissant. Cela transparaissait à travers les traits de son visage et les rictus qui tiraillaient ses lèvres. Le conducteur, en l'occurrence son beau-frère, accroché au volant comme une chauve-souris, avait d'autres chats à

fouetter ; il était loin de se douter de ce que vivait Mourad en cet instant précis. Il n'arrêtait pas de pester contre le mauvais état de la route et les différents nids-de-poule qui la faisaient ressembler à un véritable gruyère géant. Il avait peur pour ses pneumatiques et ses amortisseurs. Il était tellement avare que l'avarice lui sortait par le bout du nez comme ce bout de morve qui hésitait à quitter son terrier et qu'il essayait chaque fois, du revers de la main. Il souffrait autant que la suspension à chaque cassis, à chaque secousse. Il ne se rendit pas compte que depuis dix minutes son compagnon ne parlait plus, qu'il s'était tu. Celui-ci vivait le souvenir incommensurable de cette jeune fille qui fut ravie à son bonheur au seuil de sa nuit de noces ; elle fut violemment arrachée aux siens, à son amour, à la vie et à lui-même qu'elle ne connaissait même pas. Du fait de sa nature sensible, Mourad avait cette inclination à compatir aux deuils de son prochain. Lorsqu'il avait appris son malheur par les soins d'un ami, il l'avait longtemps pleurée. Il fut tellement affecté par son destin tragique qu'il la portait toujours en mémoire. Chaque fois qu'il s'en souvenait, il priait pour elle, comme il le fit la première fois : « Mon Dieu, je vous adore et vous implore de l'accueillir dans votre vaste paradis. Elle n'a commis que le péché véniel, celui d'avoir voulu être heureuse. Vous avez décidé autrement et elle s'est pliée à votre décision. Elle n'a pas eu sa charmante nuit. Mon Dieu, permettez et pardonnez mon blasphème ; vous auriez pu attendre qu'elle consommât. Mon Dieu, ne tenez pas rigueur à mon parjure ; ce n'est que l'homme en moi qui vous parle, un homme que tout peut détruire, l'amour comme la haine, le bonheur comme le malheur, un homme tout simplement.

Cet hiver-là était venu s'accrocher comme un chancre à la mémoire collective, dans le musée apathique et morbide d'une ville jadis radieuse malgré les déboires des attentats terroristes. Loin d'être singulière, elle s'était effacée sans faire de bruit dans une révérence majestueuse, devant les facéties du destin. Ni le temps ni le sang que l'on versait sans vergogne n'avaient prise sur elle ; la vie coulait lentement dans ce beau petit sablier que formaient Sifax et Pirax dans un tandem qui se voulait amoureux et langoureux : un couple inséparable, uni à jamais par des accointances plus que centenaires. La voiture pointa le museau à l'entrée du village et le capot n'aboya qu'une seule fois quand les premières roues rebondirent sur le premier dos-d'âne, comme il était

permis d'appeler communément le ralentisseur. La pauvre bête n'a jamais eu de chance avec les humains ; elle avait bon dos ; elle portait également les carences et les déficiences mentales de nos progénitures, usant leurs fonds de culotte sur les bancs de nos chimériques écoles. Même quand il leur arrivait de barrir, c'était toujours l'âne qui encaissait la part du dromadaire. Curieusement, le petit bourg rappelait au souvenir de Mourad, un rituel que les lointains cousins et éternels ennemis des Arabes entretenaient encore : les lamentations. Ce jour-là, ces murs furent vraiment lamentables et l'on y pleura. Le destin bizarre et imprévisible était aussi impénétrable que les voies du Seigneur.

La voiture discuta la première ruelle sans que les deux hommes échangent un traître mot, le chauffeur complètement absorbé par la conduite et son passager occupé à ressasser ses idées. Celles-ci se mêlaient aux venelles bordées de bureaux et aux maisons pavoisées de bougainvilliers rose et bleu. Tout beau, frais, moulu et colonial, Pirax respirait le calme et le farniente. Aratoire, il tirait une fierté peu commune de ses coteaux dont le fruit chatouillait souvent les palais en faisant vibrer les luettes de ses nombreux troubadours. Nostalgique, Mourad venait se recueillir sur les bribes d'un passé récent que le village gardait comme la virginité d'une jeune fille. Ce matin quand son beau-frère lui avait demandé de l'accompagner, il n'avait pas hésité une seule seconde. Il avait accepté, car c'était une occasion à ne pas rater. Il adorait Sifax et ses communes, ses murs et ses habitants. Ces gens-là étaient en avance sur leurs compatriotes en matière de civisme et de civilités ; il aimait leur état d'esprit. Ils étaient beaucoup plus ouverts sur le monde et plus enclins à la convivialité. De Pirax, il ne connaissait que son vignoble qui était renommé et ses multiples caves qui pourvoaient, en ce temps-là, les autres villes de leur cuvée bien appréciée. Chaque soir, en ce début d'été, le ciel moutonnait pour arroser les rêves et les cauchemars. Pirax entraînait alors en communion avec son Dieu. De nuit, il ruisselait en pestant à retrouver le matin ensoleillé ; pantouflard sans égal, il vivait doucement de jour. Il était aussi casanier. Ses habitants mangeaient à pleines dents à l'auge de la vie, balayant ainsi tous leurs soucis par un paralogisme sidérant qui leur faisait oublier un tant soit peu l'impéritie de leurs saints. D'ailleurs, ce n'était que justice, car ceux-ci ne leur furent d'aucun secours quand ils eurent enfin à les invoquer. Alors, à qui fallait-il encore se vouer ? Les

différentes rogations émises çà et là n'avaient servi finalement à rien, sauf peut-être, à éveiller l'attention du diable et à froisser sa susceptibilité.

La tranquillité de Pirax le faisait ressembler à un triste lupanar que nul esclandre ne venait entacher. Réfringent, il y a vingt ans, il s'était mis entre-temps au diapason. Cela lui conférait un air jovial à la limite de l'esbroufe et de la flagornerie.

Cahin-caha, ils débouchèrent sur la placette qui tenait lieu de marché hebdomadaire. Occasionnellement, elle abritait des meetings populaires. Souvent occupée par les quelques retraités aux mines renfrognées que comptait le village, elle vivait au rythme de leur dèche et de leur âge. Ils s'arrêtèrent devant une bâtisse délabrée qui hébergeait les locaux de l'office national des matériels agricoles, déjà noirs de monde. Le moteur toussota avant de rendre l'âme.

— Hum ! Cela ne va pas être facile ! annonça le conducteur à l'adresse de son compagnon qui tiqua nerveusement. Celui-ci n'aimait pas les longues attentes, car il comprenait qu'il allait devoir poireauter à ne rien faire. Le temps lui était compté et l'idée de le perdre ainsi le mettait mal à l'aise.

— Je crois que je vais devoir t'attendre longtemps, n'est-ce pas ? jeta Mourad à l'adresse de son beau-frère.

— Je le crains oui, à moins que...

Il ne termina pas sa phrase, car d'un geste de la main, il lui fit comprendre qu'il était hors de question qu'il intervienne. Ils descendirent de voiture tous les deux en même temps. Ils reçurent au visage la caresse glaciale d'un vent nullement bienveillant. Mourad le préféra, quand même, à l'atmosphère douillette du tacot.

— Je vais flâner quelque peu, afin de tâter le pouls de ce village et tuer le temps. Je serai de retour dans une heure ! déclara-t-il tout en allumant une cigarette.

La première bouffée lui procura un immense plaisir. C'était la première de la matinée. Fumeur invétéré, il avait décidé, suite à une longue maladie, de moins fumer, du moins le matin avant midi. Le picotement de la fumée et du tabac l'irrita dans sa bouche et dans sa gorge. Excédé, il tira sur sa cigarette jusqu'à ce qu'il sentît une brûlure sur la langue puis, d'une chiquenaude, jeta à même le sol, le mégot encore incandescent qu'il écrasa d'un pied nerveux. Il décida enfin de traverser la rue en direction de la foule qui s'était agglutinée autour d'un marchand ambulant qui vendait à la criée, l'on ne savait, quel produit exotique.

## 4.

En ce mois de juin, le soleil capiteux était une invitation au farniente, à l'oisiveté agréable et à la douce évasion. L'été était bel et bien engagé et toutes les rogations du monde ne pouvaient en changer le cours. Tout le paysage fumait. Quelque chose d'indéfini s'évaporait en s'accrochant aux atomes de la lumière. Curieusement, l'appendice qui servait de route reliant Passec à Toussec faisait exception. Sa surface sèche et dégradée la rendait moins réfringente. Avec son tracé sinueux, elle disparaissait dans la forêt. Avec ses pentes raides et ses virages en épingle à cheveux, elle donnait du fil à retordre à ses usagers, assez nombreux en cette période de l'année. Du fait de ses aspects, elle représentait l'idéal pour les faux barrages et les guets-apens. Heureusement, elle fut épargnée jusqu'à lors par la horde sauvage qui sévissait dans d'autres régions du pays en semant la mort et la désolation parmi la population désarmée. Ce n'était qu'au détour d'un dernier coude et d'une descente relativement rapide que l'on débouchait enfin sur Passec. Timide et recroquevillé sur lui-même, en contrebas, le village faisait ses ablutions, les pieds plongés carrément dans l'eau bleuâtre et écumeuse de la mer Méditerranée. Ses habitations ressemblaient, à s'y méprendre, à des cornichons entreposés dans un bocal. Elles étaient serrées, les unes accoudées aux autres, dans un labyrinthe indescriptible. Ses rues ? On aurait dit des boyaux retirés des viscères d'un animal récemment abattu ; elles dégageaient une odeur nauséabonde. Ce déplaisir n'ôtait pas sa fraîcheur à la plage que draguaient sans cesse les vagues vibratiles et qui s'accommodait fort bien avec les senteurs vespérales incitant à la bonne franquette et au voyage.

Infoutu d'évoluer, Passec pliait sous son propre poids. En escarpolette, il tanguait au gré des vents et des marées entre deux falaises. L'architecture laide et obscure dénaturait dans une large mesure la beauté méditerranéenne du site.

Face à la mer, de sa fenêtre, un homme observait au loin un vol de mouettes. Il était sept heures au bracelet-montre qu'il portait au poignet. Il était grand et blond, de corpulence plus que moyenne. Ses cheveux un peu ébouriffés surplombaient un front légèrement bombé. Le regard qui émanait de ses yeux petits et presque verts était froid ; il lui donnait un air mauvais et cruel. Les lèvres minces et serrées et le nez bien droit dénotaient d'une certaine fermeté de caractère.

— Reviens près de moi, chéri.

C'est tout ce que réussit à prononcer une voix nasillarde de sous les draps bleus et froissés cachant mal un corps flétri par des ébats nocturnes. Elle avait profité de la petite absence de son homme parti aux toilettes pour appeler un numéro de téléphone. Elle s'était employée avec une extrême prudence.

Celui-ci, accoudé au rebord de la fenêtre, était demeuré silencieux et immobile ; il continuait sa méditation marine comme si de rien n'était, comme s'il n'avait rien entendu. La voix emmitouflée ne revint pas à la charge. Connaissant bien son ami, Nadia n'insista pas. Cependant, elle risqua un œil cafardeux tout en se recroquevillant un peu plus pour scruter le corps de Rachid qui l'ignorait. Elle n'en était pas affectée. Au contraire, elle était tout sourire, car il ne s'était pas rendu compte de son petit manège. Elle s'en fichait éperdument de ses humeurs, du moment qu'il l'entretenait et lui procurait le plaisir qu'elle ne cesserait de rechercher, une fois hors de sa portée. Elle était une fille réaliste et plutôt pragmatique. Son caractère mesquin et sa nature versatile l'obligeaient à s'adapter aux circonstances que le temps imposait. Girouette, elle suivait sans opposer de résistance, le sens du vent qui soufflait. Elle avait peut-être aussi cette tendance nymphomaniacque qui la poussait à vouloir fréquenter les hommes. À vingt-trois ans, elle brûlait de goûter à tous les types de mâles. Seulement, elle était mal tombée, car Rachid, dur et coriace, la tenait d'une main de maître et elle ne pouvait s'en défaire sans laisser de plumes. Cela lui plaisait d'être asservie, d'autant plus qu'elle en profitait, non sans raison.



Connaissant jusqu'à ses sautes d'humeur, elle prenait toujours soin de ne pas se mettre en travers de ses idées, quelles que fussent leurs teneurs. Maligne, elle assurait, bon gré mal gré, son casse-croûte. D'ailleurs, pour cette fois-ci, l'endroit était mal choisi pour une quelconque querelle. Il était capable de la massacrer et de la jeter dehors, avant de s'en aller ; il l'abandonnerait ainsi aux désœuvrés qui ne manqueraient sûrement pas de la malmener sans retenue. Elle était donc obligée de se taire, bien qu'il ne répondît pas à ses faveurs. Elle devait se faire toute petite pour ne pas s'attirer ses foudres et essuyer sa colère. Quant à lui, le torse velu le faisait apparaître comme un héros de bandes dessinées. Monsieur venait de passer la nuit avec, soi-disant, la meilleure amie de sa femme et tout ce qu'il trouvait à faire, c'était de regarder au loin voler les oiseaux, sans le moindre regret. Néanmoins, il était plutôt absorbé par le rendez-vous qu'il devait inévitablement assurer. Oui, cette journée était très spéciale dans son calendrier mensuel. En effet, il était tenu de rentrer à Oran, chaque mois à un jour bien déterminé, pour s'acquitter d'un devoir qu'il avait contracté.

À le voir ainsi méditatif, on aurait pu penser qu'il était vraiment inquiet, mais monsieur était tellement habitué qu'il n'était nullement alarmé ; il réfléchissait seulement au désagrément que le déplacement lui causait...

Nullement inquiété, il respirait l'air marin comme s'il se remplissait de nouvelles forces pour un dernier tango avant de vider les lieux. Il n'eut même pas une piètre pensée pour sa femme qui avait peut-être mal dormi cette nuit, justement en songeant à lui.

À vingt ans, Nadia était déjà accomplie. Ses soupirants ne furent, hélas, que des hommes mûrs ayant de l'expérience, en un mot, des types mariés. Elle aimait autant les faire souffrir que chanter. Stupide et cupide, elle se trompait chaque fois. On disposait d'elle un moment d'abord, pour la jeter ensuite, comme une serpillière trop usée, car ayant beaucoup servi. Cependant, elle acceptait son infortune sans trop rechigner. Elle expliquait ses échecs par sa maladresse et surtout par sa propension à vouloir réaliser le meilleur coup de sa vie en un rien de temps, en un tour de main. Elle prenait son mal en patience en se disant que son heure n'était pas encore arrivée. Elle persévérerait dans ses idées

sataniques tissant et ajustant sa toile hideuse, en guettant son moment de gloire. Tapie dans son piège scélérat, elle se mit en droit d'attendre le fameux pigeon.

## 5.

Ce jour-là, Mounia prenait seule son petit déjeuner dans la cuisine éclairée par une gerbe de doux rayons tamisés par le voilage satiné des rideaux. Le bol en porcelaine entre ses mains fines, elle sirotait, l'air absent, son premier café à l'arôme revigorant. Son esprit était ailleurs. Son malaise transparaissait à travers ses doigts entrecroisés qu'elle serrait et desserrait par instants et ses lèvres qu'un rictus nerveux tordait par moments. Elle avait cette faculté de transcender ses états d'âme. Son humeur pouvait virer du miel au vinaigre pour peu de chose, en un rien de temps. De caractère impulsif, ses émotions comme ses frayeurs, ses joies comme ses douleurs se lisaient facilement sur son visage. Son paraître était le miroir de tout ce qui se passait en son for intérieur, dans tout son être. Qu'un souvenir malin surgisse, tout carambolait en elle.

D'habitude, à table, elle poussait le plaisir jusqu'à la délectation ; elle aimait la bonne chère et la fière ripaille. Ce matin-là, alors qu'elle finissait de s'habiller, la sonnerie du téléphone retentit. À moitié nippée, elle se précipita pour répondre. Quelle ne fut pas sa surprise quand une voix de femme lui fit savoir qu'elle était vraiment cocue ; elle lui apprit qu'elle venait de passer une merveilleuse nuit avec son mari et sans lui donner le temps de placer un mot, elle avait raccroché. Mounia demeura bouche bée quelques secondes, ne sachant que faire du combiné venimeux et muet. Elle sentit d'abord quelque chose lui nouer l'estomac, puis une boule lui barrer l'air en travers de sa gorge serrée. D'un geste rageur, elle envoya l'appareil contre le mur où il vola en éclats. Ébranlée par tant de méchanceté gratuite, elle se laissa glisser à même le sol, s'abandonnant complètement à son impuissance. Recroquevillée sur elle-même, elle se mit à pleurer sans bruit, la tête enfouie dans ses bras sur ses genoux. Elle eut l'impression que son cœur explosait tellement une colère silencieuse en prenait possession. Elle était demeurée ainsi un long moment, seule avec sa peine avant que le picotement de ses fesses engourdies par le froid de la dalle du sol ne la

fit se relever. Elle se leva tant bien que mal et ce n'est qu'en titubant qu'elle rejoignit la salle de bains. Le miroir lui renvoya un visage blême et soudain rabougri. Ses jambes flageolèrent quand elle vit sa mine blafarde et hâve. Elle avait pris un rude coup en quelques instants. Sa fausse jeunesse étant précaire et fragile, elle subissait un sérieux contretemps. Les traces de larmes encore visibles sur ses joues témoignaient de sa profonde tristesse. Cependant, sans cligner des yeux, elle concentra son regard sur son image défraîchie. Elle demeura ainsi jusqu'à ce qu'elle sente le rythme de sa respiration et les battements de son cœur se normaliser. Du coup, son visage reprit des couleurs. Dans un geste fou, elle embrassa la glace pour la remercier de lui rendre sa grâce. Sur ce, elle s'en alla terminer son petit déjeuner.

Les tartines ne furent qu'une courte digression et le café quoiqu'il fût noir la replongea inévitablement dans ses soucis. Elle se sentit seule, abandonnée, dans cette cuisine superbement équipée de la petite cuillère argentée aux robots les plus sophistiqués. Cette maison au confort irréel lui parut soudain impersonnelle. Toutes les choses qui étaient là s'imprégnaient d'une mélancolie imperceptible comme si son tourment inaudible déteignait sur tout ce qui l'entourait. Cette désolation ne trouva encore une fois que ses yeux comme échappatoire et ultime endroit. Alors, elle posa doucement le bol à moitié vide sur la table et se prenant la tête de nouveau dans les bras, elle se remit à pleurer. Elle le fit vivement et à chaudes larmes cette fois donnant ainsi la mesure à son cœur, à hauteur de son émoi. Celui-ci entama son long lamento en s'exprimant de la manière la plus mélancolique qui soit. Elle se laissa aller sans retenue aucune, oubliant dans la foulée la présence de sa fille. Puis, sous le coup d'une colère soudaine et inopportune, elle balaya d'un coup le dessus de la table ; un bruit de casse énorme se répercuta dans toute la maison pendant quelques secondes. Enfin, tout se tut.

Sa fille alertée par le vacarme était accourue en supposant que quelque chose de grave était arrivé. Celle-ci, mal réveillée, se tenait ahurie dans le chambranle de la porte de la cuisine. Elle regardait sa mère dans un état lamentable en train de pleurer. Avec ses dix-huit printemps, elle était déjà une femme d'une beauté indescriptible. Elle était assez blonde, avec une taille de guêpe et élancée. Sa chevelure lui allait à ravir ; elle lui tombait en rouflaquettes sur son minois encore

enfantin. Ses yeux au regard troublant étaient petits et bleus. Mignon aussi était le nez. Sa bouche renvoyait à un bouton de rose éclaté tant les lèvres roses et charnues exprimaient l'étonnement dans une moue innocente et vraie. Sous son pyjama bleu, on devinait son corps frêle et certainement joli. D'une beauté à la limite de l'insolence, elle ne ressemblait nullement à sa mère. Toutes les deux étaient différemment belles. En ce moment précis, Mounia prit conscience d'une certaine présence et relevant la tête, elle vit du coin de l'œil quelque chose bouger. Tel un oiseau surpris dans son nid, elle se tourna carrément pour s'assurer du mouvement. Elle allait dire quelque chose, mais n'eut pas le temps d'articuler, car sa fille était déjà contre elle. L'élan était si franc et si imprévisible que les deux femmes roulèrent au sol. Elles s'embrassèrent dans un câlin tellement fort qu'on les aurait crues complices de quelque chose d'inattendu.

Mounia chuchota à l'oreille de son enfant :

— Ce n'est rien mon chou, ce n'est qu'une brume passagère.

Elle ne crut pas bon de s'étaler, mais ajouta quand même :

— Papa nous trahit...

Samia accusa le coup sans dire un mot. Puis, au corps fragile et complètement abandonné, elle comprit que sa mère ne cherchait en elle qu'un soutien et un réconfort. Elle risqua sans conviction, alors :

— En es-tu sûre, maman ?

Bien sûr, elle ne voulait pas de réponse, car elle savait son père capable de tels agissements. Et comment ! Ne l'avait-elle pas pris en flagrant délit, alors qu'il embrassait Nadia dans le salon ? Elle en avait été abasourdie. Elle n'en revenait pas, n'arrivant pas à concevoir l'image de son papa chéri qu'elle aimait à la folie, dans les bras d'une autre femme. Elle s'était éclipsée sans faire de bruit ; elle s'était retirée dans sa chambre et n'en était plus ressortie qu'après avoir mûrement réfléchi. Elle avait décidé de garder, à jamais, le secret enfoui en elle.